DE GRUYTER OPEN

Translationes, Volume 2, 2010
DOI: 10.2478/tran-2014-0036

« re-création » du texte-source. Ensuite, l'auteure s'arrête sur les théories de la déconstruction du sens (p. 126-134) dont les représentants sont : Derrida (p. 126-132), qui considère qu'il y a « un rapport de dépendance mutuelle » (p. 130) entre le texte-source et la traduction; Lewis, qui croit que le traducteur est celui qui « doit trouver les moyens de [...] compenser » (p. 133) les pertes qui apparaissent dans l'acte traductif. Cette sous-partie s'achève sur la théorie poétique de Meschonnic (p. 135-138) et sur la traduction en tant qu' « activité translinguistique qui implique la réécriture du TS » (p. 135).

Bref aperçu des grands courants en traduction : théories européennes et américaines représente un outil important pour les étudiants en licence et en master qui suivent les cours de la filière LEA. Il leur permet d'avoir un aperçu général des théories européennes et américaines concernant la traduction et leur ouvre la voie vers une étude plus approfondie de ces théories. En même temps, il s'adresse à tous ceux qui s'intéressent au domaine de la traduction en leur éveillant le goût de la recherche.

Ioana PUȚAN

Irena Kristeva, *Pour comprendre la traduction,* L'Harmattan, Paris, 2009, 228 p., ISBN: 978-2-296-09132-0, EAN: 9782296091320.

Au XX e siècle, la théorie de la traduction a subi des changements essentiels par l'interaction avec la science du langage, la poétique, la sémiotique, la psychanalyse, l'herméneutique qui, par leurs approches modernes et le contexte de l'effacement des frontières, ont profondément marqué la visée sur l'acte de traduire. C'est dans cette optique d'interdisciplinarité et de déterritorialisation du traduire que se place l'ouvrage d'Irena Kristeva, *Pour comprendre la traduction*, qui facilite l'appropriation en douceur des différents aspects historiques et terminologiques de la traductologie contemporaine.

Les textes *De la rigueur de la science* de Jorge Luis Borges et *L'Oiseau* de Pierre Michon fournissent deux images, celle de la carte (représentation abstraite et simplifiée de la réalité) et celle du faucon gerfaut (« métaphore de la parole qui tue, de l'image qui transperce », p. 10) qui permettent à Irena Kristeva d'agencer ses idées sur la traduction. En interrogeant les rapports qui s'établissent entre l'original et son double, l'auteure montre que l'œuvre appelle le traducteur, l'incite, mais à son tour, le traducteur, par son désir d'appréhender le sens, exerce de la violence, fait saigner les mots, brutalise la langue de travail. Lieu de rencontre avec l'Autre le texte à traduire veut se faire accueillir par sa différence, en

exigeant de la compréhension et de l'interprétation. « L'épreuve de l'étranger » n'est pas une expression vide, devenue célèbre grâce à Antoine Berman, mais bien au contraire elle incarne les mécanismes profonds et inhérents à tout acte de traduire.

Pour comprendre la traduction, véritable propédeutique à la réflexion sur la tâche du traducteur, le pacte de traduction, les consensus fidélité / liberté, traduisible/intraduisible, littéralité/fluidité, jalonne les cinq chapitres qui composent les diverses problématiques de l'activité traduisante *sui generis*.

Irena Kristeva commence son périple scientifique et analytique aux aubes de la traduction et intitule la première étape de sa recherche *Connexions: la traduction dans la culture* (p. 25-60). Se distinguant les uns des autres, les peuples et les âges historiques ont manifesté différentes attitudes envers le passage d'une langue à une autre, nommé à tour de rôles *transfert, translation, interprétation*, pour devenir à l'époque de la Renaissance *traduction*. Bien que l'histoire de la traduction débute au III^{e} millénaire av. J.-C., par les stèles assyriennes et mésopotamiennes, ce n'est qu'à partir du XIX^{e} siècle qu'on peut parler d'une véritable réflexion sur le traduire. Les romantiques allemands ont eu le grand mérite de poser *in nuce* les questions majeures de la théorie de la traduction moderne qui s'engage, avec Friedrich Schleiermacher, sur la voie de la critique herméneutique. Et depuis cette tendance ne cesse de s'enrichir par les réflexions de Jean Bollak, Paul Ricœur, Georges Steiner, Marc de Launay, Hans Robert Jauss, Wolfgang Iser et autres. Étroitement liée au contexte culturel et historique où elle se produit, la traduction court toujours des risques dans sa tentative de s'approprier l'Autre, c'est pourquoi les modes de traduire ont évolué au fil du temps et la re-traduction est devenue une pratique quasi nécessaire.

Les limites de la traduction (p. 61-107) sont mises en examen par Irena Kristeva, qui mène une investigation acharnée sur les jeux de langage et les enjeux de traduction, la « machine à interprétations » et la portée de la traduction. Figure à facettes, le traducteur relie les deux pôles de la communication : il est simultanément récepteur du message dans la langue source et émetteur du message dans la langue cible. Et la connexion entre les deux codes linguistiques et, implicitement, entre les deux textes se réalise par le truchement de l'interprétation qui n'est guère épuisable ou définitive. En faisant l'inventaire des signes verbaux et non verbaux de l'original, le traducteur ne parvient pas à saisir tout son potentiel sémantique, c'est pourquoi la traduction est susceptible de rester incomplète et partielle.

Convaincue que la réflexion sur la traduction ne peut plus se passer de l'herméneutique psychanalytique et du discours sur l'inconscient, Irena Kristeva poursuit son étude par un déchiffrement des embûches affectives

qui flottent sur *Le travail de traduction* (p. 109-136). En amont de tout transfert traductif se trouve le désir de traduire, d'appréhender l'Autre, or cette appropriation de l'altérité implique une certaine déformation plus ou moins intentionnelle du matériel à traduire. Coincé entre le désir de faire de son mieux et les contraintes de la langue maternelle, le traducteur éprouve aussi du déplaisir auquel il tente de résister en infligeant au texte traduit des transformations conscientes par excès (rajouts, commentaires, périphrases explicatives, déplacements, recoupes, etc.) ou par défaut (enlèvements, omissions, simplifications). Il s'impose d'ajouter aussi à la liste les tendances déformantes moins conscientes ayant trait aux lapsus, non-sens, omissions involontaires ou mots mal déchiffrés.

En plus d'être un leitmotiv de la pratique traductive, « Comprendre, c'est traduire » (cf. Steiner, *After Babel*, 1975, p. 137-173) est aussi l'intitulé du chapitre où l'auteure aborde des questions concernant l'horizon de traduction, le parcours du sens ou comment traduire l'intraduisible. Précédant la traduction, la compréhension suppose « une lecture capable de restaurer les valeurs et les intentions » (p. 172) du texte source et garantit une transmission adéquate du sens compris. Mais il arrive aussi que le traducteur bute contre des intraduisibles : ils opposent une certaine résistance à sa démarche traduisante, mais en même temps peuvent s'avérer de véritables renforts terminologiques ayant trait à la « scientificité » de la langue.

Dans le but d'*Accueillir [adéquatement] le différent* (p. 175-210), un équilibre doit être établi entre l'horizon intentionnel de l'auteur et l'horizon d'attente du traducteur, ce dernier devant fonder sa compréhension et son interprétation sur des lectures antérieures sans pour autant s'en laisser influencer. Vu que l'œuvre, une fois écrite, « s'autonomise des intentions de son auteur» (p. 180), il doit y déceler d'autres significations possibles tout en respectant les omissions et les difficultés du texte-source. Par conséquent, la littéralité, fruit d'une visée éthique de la traduction, ne correspond pas à un transfert mot à mot du texte-source, mais à « un souci de transmission exacte des mots et du sens dont ils sont porteurs. » (p. 207)

En guise de conclusion, Irena Kristeva plaide *Pour une herméneutique de la traduction* (p. 211-215) qui transforme tout acte de lecture en un possible acte de traduction en multipliant par la suite les textes traduits et en rendant indispensable la retraduction des textes classiques. Située au carrefour de plusieurs disciplines, l'herméneutique traductive s'inspire de la réflexion herméneutique philosophique et subit l'influence de la psychanalyse, de la linguistique et de la théorie de la réception dans son questionnement de l'acte de traduire.

La richesse et la rigueur scientifiques qui sont à la base de l'étude *Pour comprendre la traduction* recommande Irena Kristeva comme un véritable porte-parole de la traductologie moderne : elle a su étager les

différents paliers du traduire pour offrir un outil de travail nécessaire à tout lecteur s'intéressant aux tendances actuelles de la théorie de la traduction.

Neli Ileana EIBEN

Des mots aux actes, Revue SEPTET[1], « Traduction et philosophie du langage. Hommage à Henri Meschonnic ». Actes du colloque international organisé par SEPTET à l'initiative de Florence Lautel-Ribstein, 9-10 mars 2007. Éditions Anagrammes, Université de Strasbourg II, n°2 (2009), 432 p., ISBN : 978-2-84719-067-8.

Le numéro 2 de la revue SEPTET réunit les communications données par des traducteurs et par des théoriciens de la traduction à l'occasion du colloque international organisé à l'initiative de Florence Lautel-Ribstein, pour rendre hommage à Henri Meschonnic. On nous y propose plusieurs sujets de réflexion, autant théoriques, que pratiques, structurés en quatre sections principales : *En théorie – Bilans traductologiques* (p. 27-124), *Approches anciennes et contemporaines* (p. 125-237), *Traduction et philosophie du langage en Orient* (p. 237-349), *Traduire un philosophe-poète : l'atelier Paul Valéry* (p. 351-432).

La première section est inaugurée par l'article d'Henri Meschonnic, « L'enjeu du traduire pour la théorie du langage » (p. 33-46), qui retient que la traduction s'entrecroise avec la théorie littéraire et la méditation concernant le langage. L'auteur soutient que « le problème majeur et même unique de la traduction est sa théorie du langage » (p. 33) et que la traduction est « l'enjeu d'une véritable révolution culturelle » (p. 33). Selon Meschonnic, on ne peut pas parler d'intraduisibilité, car toute traduction montre la représentation du langage d'une certaine langue et il faut que le traducteur la découvre.

Le plus ancien regard sur la traduction est celui empirique et empiriste, qui considère la traduction comme « un passage d'une langue à l'autre » (p. 37), tient compte de la fidélité et soutient que les traductions doivent être naturelles, donc ne pas donner au lecteur l'impression qu'il lit un texte secondaire. Ultérieurement, l'herméneutique allemande propose une théorie de la traduction inséparable de la compréhension. Le point de vue en date est celui de la poétique, qui reconnaît également la liaison qui existe entre le langage et la littérature.

Ensuite, un autre regard sur la traduction se concentre sur l'unité de traduction. Pour la traduction des textes sacrés on a privilégié le mot-à-mot. Cependant, la Renaissance apporte un changement de la stratégie, en ce

[1] Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction.